

On demande des lycées modernes.

Numéro d'inventaire : 1979.37338

Auteur(s) : Anatole Graindemil

Type de document : imprimé divers

Imprimeur : Coueslant (A.)

Date de création : 1915 (vers)

Description : Brochure agrafée.

Mesures : hauteur : 216 mm ; largeur : 137 mm

Notes : Brochure appelant à la modernisation des lycées. Tampon en page de titre
"Collections historiques"

Mots-clés : Conception et politiques éducatives

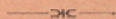
Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 15

Anatole GRAINDEMIL



ON DEMANDE
DES LYCÉES MODERNES



Cahors et Alençon
Imprimerie A. Coueslant

ON DEMANDE DES LYCÉES MODERNES

« Il faut détruire l'actuelle uniformité
de nos Lycées. »

LAVISSE.

On commence donc à s'en apercevoir, du sabotage — officiel ! — de nos pauvres « humanités modernes (1) ». C'est déjà quelque chose de signaler le mal. Quant à y remédier, ce sera un peu plus difficile.

Les partisans de la culture moderne ont, en effet, contre eux, à la fois l'inertie hostile de l'administration, et l'hostilité, non pas inerte, celle-là, de leurs collègues de latin, à qui, par la plus savoureuse des ironies, sont généralement confiées les destinées du français dans les classes modernes ; — ce qui s'appelle proprement donner les brebis à garder aux loups.

Car, en vertu d'une tradition déjà longue, les latinistes enseignent le français en fonction du latin. Ils ne savent pas l'enseigner autrement. Ils ne croient même pas possible de l'enseigner autrement. Et il y aurait de la naïveté à le leur reprocher. Le prêtre, selon Nietzsche, est « prisonnier de l'illusion dont il vit ». Ils sont prêtres. Culture sans latin, morale sans Dieu. — Sans doute, pourraient-ils, avec de la bonne volonté, apprendre l'art d'enseigner le français par la méthode directe. A la condition, bien entendu, — (mais cela est-il possible ?) — de se débarbouiller préalablement de cet *a priori* : *On ne peut pas* apprendre le français sans le secours du latin. Encore leur resterait-il à vaincre le préjugé de l'aristocratie intellectuelle que confère, paraît-il, le latin ;

(1) Cf. HIRTZ, *Le sabotage de la section D.* (Langues Modernes, Juin 1912.)

— 4 —

bien qu'il n'y paraisse pas toujours. L'esprit de finesse, cette fleur des « humanités classiques », ne les préserve pas toujours de cette fatuité un peu naïve qui consiste à se croire, — et à se proclamer ! — « supérieurs ». Aussi, toute méthode excluant le latin est, pour eux, entachée de flétrissure *primaire*. Et l'on sait, chez nous, ce que signifie cette tare : c'est le fer rouge du galérien. Leur demander, donc, de tremper dans des choses « primaires », — même « supérieures » ! — leurs mains lustrées vouées au seul culte des Muses antiques, c'est une véritable profanation. Et c'est aussi, et c'est surtout, un défi au bon sens de leur confier, dans ces conditions, les destinées de la culture moderne.

Notre collègue (article cité) demande une enquête... *O du heilige Einfalt !* Comme on voit bien qu'il n'a pas encore — (infériorité que je lui envie !) — une expérience bien longue de l'administration universitaire, laquelle ne diffère en rien, d'ailleurs, des autres administrations, que la Chine même a cessé de nous envier. Vous pouvez être tranquille : cette enquête, on ne la fera pas, et pour cause. Et quand on la ferait, ce serait tout comme, et pour cause. Le mieux est de la faire soi-même et d'en publier les résultats. Peut-être qu'à la longue...



On fera d'abord cette découverte que l'enseignement du français dans les classes modernes n'existe pas, simplement. Je défie qu'on trouve la moindre trace d'un dessein providentiel, d'une méthode quelconque, d'une idée directrice quelconque dans la série des devoirs français confectionnés par un élève de l'enseignement moderne de la Sixième à la Première. Je pourrais citer de joyeux exemples de cette incohérence. Cette anarchie pédagogique n'est, d'ailleurs, que la traduction de l'anarchie administrative qui préside au choix du personnel auquel est confié cet enseignement. Tantôt, c'est un professeur-adjoint qui « fait » ici des « heures » de français et là des « heures » de mathématiques, avec la même compétence. Voici un professeur de calligraphie qui semble tout désigné pour enseigner les « belles-lettres » en Sixième B. Ailleurs, les élèves de Première D, dédaignés par le professeur de Première (lettres !) — j'ouvrirais pour si peu le bec... — ont été bien aises de trouver un professeur d'histoire qui voulût bien condescendre à les initier aux arcanes de la composition française. Le reste à l'avenant, au petit bonheur de la répartition des heures supplémentaires. — De sorte

— 5 —

que ces pauvres « bestiaux », comme on les appelle élégamment en souvenir de l'ancien enseignement « spécial », sont véritablement les parents pauvres de notre enseignement secondaire, les enfants moralement abandonnés qu'on habilille de la défroque des autres.



Quant à leur recrutement, parlons-en ! C'est une véritable sélection à rebours. Il faudrait la plume hilare d'un Courte-line universitaire pour narrer par le menu les savantes manœuvres d'un proviseur procédant à la répartition du contingent annuel entre les deux Sixièmes.

Mettons à part les pères de famille appartenant aux professions libérales. Ayant fait eux-mêmes leurs « humanités », ils ne sauraient, par simple esprit de tradition, donner une autre culture à leurs enfants. Et c'est trop naturel. Le latin, pour eux, c'est « la religion de nos pères ». Quant à ceux qui, avec une froide préméditation, mettent leurs enfants dans la section moderne, en B, la « culture », aussi bien moderne que classique, est généralement le moindre de leurs soucis. C'est le point de vue utilitaire qui dicte leur choix. Clientèle, en effet, d'école primaire supérieure qui se trompe d'adresse, et que nous gardons bien de détromper. Premier malentendu, première cause d'infériorité pour ces pauvres B... : le milieu social où ils se recrutent en grande partie.

Dans notre vanité d'« orfèvres », qui nous porte à nous attribuer tout le mérite du succès de nos élèves, — quitte à décliner la responsabilité de leurs échecs ! — nous oublions trop volontiers la culture première, puisée dans la famille, que l'élève apporte au lycée. De là, bien des erreurs et des injustices dans les comparaisons que nous établissons entre les uns et les autres ; cette erreur, notamment, d'attribuer, dès le début, au latin, ce qui est le fait de l'hérédité et de l'éducation première, du milieu social, conditions qui jouent cependant, dans l'éducation, un rôle tout à fait prépondérant.

Après cette première sélection, reste le troupeau des indécis, ignorant tout de l'enseignement secondaire, et qui sont bien forcés de s'en rapporter à « Monsieur le Proviseur ». Imaginez la fascination que ces seuls mots : *proviseur, lycée*, exercent sur l'entendement d'un brave cultivateur débarqué de son village. Voilà un électeur prêt à avaler toutes les couleuvres, et qui n'en est pas, d'ailleurs, à ses débuts, dans cet exercice de déglutition. Son député en sait quelque chose.